

Jusqu'à-là, elle n'avait eu de rapports intimes avec aucune personne de son âge. Cependant, il y avait dans son jeune esprit une sève qu'elle ne songeait point à épancher avec madame de Kersall ou mademoiselle de la Morlière. La première concentrait toutes ses aspirations dans sa chère famille ; son sentier était depuis longtemps tracé, et hors de ce cadre délicieux, elle ne trouvait ni intérêt ni plaisir. Sa tournure d'esprit, d'ailleurs différait complètement de celle de la jeune fille. Julie s'en rapprochait davantage, malgré la différence des années ; mais il existait pourtant entre elles un abîme que la conformité de principes et de principes et de goûts ne pouvait combler : l'une avait presque vécu, l'autre, commençait à vivre ; la vieille femme n'avait plus ici-bas que des souvenirs, ses espérances se tournaient toutes vers le ciel, ses perspectives étaient fermées du côté de la terre ; la jeune fille, si raisonnable qu'elle pût être, sentait s'agiter en elle ce désir de honneur qui, bien que contenu dans les limites de la résignation chrétienne, lui faisait attendre vaguement des jours heureux, fussent-ils en petit nombre. Elle n'était pas romanesque ; elle connaissait trop les soucis, les labours matériels, pour pouvoir considérer la vie comme une fête, ou même comme un repos ; mais dans sa force, sa jeunesse avait l'instinct du bonheur dans le travail, du calme dans le combat, et son esprit était assez imprégné de poésie, — une poésie saine et vaillante, — pour parer de fleurs l'austérité de sa tâche.

Tous les sentiments intimes et purs de son cœur, elle éprouvait le besoin de les confier à une amie qui, jeune et courageuse comme elle, la soutint dans ses inquiétudes, ranimât parfois sa gaieté. Andréo serait-elle cette amie, cette sœur ? Allaient-elles former un de ces liens puissants qui peuvent devenir un appui aussi bien qu'une douceur, et qui sont si purs que la mort elle-même ne les dénoue pas ?...

Elle songeait à tout cela, tandis qu'elle attendait avec une sorte d'angoisse l'arrivée des voyageurs. Plus d'une fois elle prit le battement précipité de son cœur pour le bruit lointain des roues. Enfin, cet antique omnibus apparut au haut de la rue... Il descend la pente glissante, — il s'arrête devant la maison. Le colonel en sort, droit, encore lesté, élégant et correct dans sa redingote d'été, et, s'appuyant légèrement sur sa main, Andréo saute à son tour sur le pavé. La porte est ouverte, Gabrielle s'y tient, tout émur, et un sentiment mêlé de surprise et d'admiration s'empare d'elle en se voyant pressée dans les bras de cette grande jeune fille, si belle, si fraîche, si vivante, à laquelle son costume gris savamment drapé, son chapeau de voyage et son voile de tulle blanc forment une toilette d'une élégance suprême dans sa simplicité.

— Ma chère Gabrielle !... Il est inutile que votre père me présente à vous, n'est-ce pas ?... Quel plaisir de faire votre connaissance ! Vous m'avez écrit une charmante lettre... Oh ! mon oncle, pardon ! je vous laisse tous mes paquets...

Et elle prit vivement des mains du colonel son ombrelle et son sac de voyage.

— Gabrielle, dit M. Bausset, embrassant sa fille qui s'était avancée vers lui, conduis ta cousine dans sa chambre ; puis, dès qu'elle sera prête, nous déjeunerons, n'est-ce pas ? Je me sens un superbe appétit.

— Ceci ne m'étonne pas ! s'écria Andréo, lui tendant la main. Un voyage si matinal ! Ah ! je vous cause un grand dérangement, je le crains.

— Non, oh ! non ; je suis si heureuse de vous voir ! dit Gabrielle, encore intimidée par sa brillante cousine. Venez vous reposer un instant avant le déjeuner.

Tout en parlant, elle la précédait dans l'étroit escalier, et l'introduisait dans la petite chambre.

— Quel joli nid ! Quoi ! ce délicieux réduit est pour moi !... Des fleurs partout... moi qui les adore ! Et ces étoffes lamées !... Que c'est original ! Mais vous avez du goût comme une Parisienne ! dit Andréo, parcourant son nouveau gîte d'un air satisfait, attachant ensuite sur Gabrielle son regard à la fois velouté, caressant et scrutateur.

— Je suis enchantée que votre chambre vous plaise, répondit la jeune fille avec son plus doux sourire, et j'espère que vous y resterez le plus longtemps possible. Vous voici chez vous, je vous laisse, et reviendrai vous chercher dans quelques minutes.

— Pas lu tout ! Je ne veux pas que vous vous en alliez, je suis trop pressée de faire votre connaissance ; et d'ailleurs, je réparerai bien en votre présence le désordre de mes cheveux. Ce ne sera pas long ; il ne faut pas que votre père attende.

Tout en parlant, elle ôta son chapeau et son manteau, laissant ainsi voir à grâce de sa taille et la richesse de sa chevelure noire.

Elle inonda l'eau fraîche son visage, qui parut redoubler d'éclat, et tout en arrangeant ses boucles, elle se tourna vers Gabrielle, et la poussa en riant vers une chaise.

— Mettez-vous là, dit-elle, et laissez-moi tout d'abord vous dire combien vous êtes jolie. Savez-vous que vous êtes ce qu'on appelle une personne « distinguée ? » Je connais des femmes très titrées qui envieraient votre teint blanc, ces grands yeux à cils bruns, si calmes, et la nuance douce de vos cheveux !... Votre père est charmant au si, quoiqu'il n'y ait entre vous aucune ressemblance ; mais quel es belles vieilles manières il a ! C'est tout à fait la courtoisie d'autrefois... Et comment passez-vous votre temps dans ce pays-ci ?

— Je crains que vous ne trouviez les journées un peu longues, dit Gabrielle en souriant. Il faut absolument savoir se suffire, à Marsay. Pourtant, nous avons d'excellents amis, mais nos distractions sont paisibles... Je lis, je travaille, je dirige la maison.

— C'est cela, une vie de... Comment appelez-vous ces maisons qui étaient jadis des espèces de couvents ?... Ah ! les béguinages ! Marsay est quelque chose comme cela, n'est-il pas vrai ?

— Peut-être, répondit Gabrielle en riant. Nous vous paratrons, je le crains, bien monotones et bien rustiques.

— Pas vous, en tout cas, ma chère... Dites-moi, voyez-vous quelquefois ce jeune homme qui est l'ami des Dornier ?

— M. Varcy ? Oui, il vient ici toutes les semaines.

— Ah !... il est fort bien ; les Dornier disent qu'il a de l'esprit. Il n'a donc pas encore trouvé son héritière ?

— Quelle héritière ? demanda Gabrielle avec quelque surprise.

— Vous ne savez pas ?... C'est juste, il ne vous l'aurait pas dit. Apprenez donc qu'il ne rêve que quitter le béguinage ; et pour cela, il a imaginé d'épouser quelque centaines de mille francs, si toutefois cette espèce de « parti » existe dans votre pays.

Une légère teinte rose colora les joues de Gabrielle.

— J'ignorais l'ambition de M. Varcy... Voulez-vous descendre dans la salle à manger ?

— Très-volontiers ; montrez-moi le chemin, je vous prie... Et vous dites qu'il vient souvent chez vous ?... Est-ce que je devine ?... Comme vous rougissez !... Il ne vous a pas demandée en mariage ? Vous êtes, après tout, l'héritière de... pardonnez-moi une vieille habitude, mais mon père l'appelait toujours Harpagon.